Pages d'autrefois : les deux coqs : [1ère partie]

Autor(en): **Ceresole, Alfred**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-222349

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

1723. — Livré le 12 d'avri à deux porte lous du baillage déchalain (Echallens) ayant atestation, 3 sols.

1724. — Plus délivré à deux porteurs de peaux de loup de Pentérias (Penthéréaz) portant atéstation, qu'il avoit pris 5 petits et la mère, 6 sols.

1726. — A nouveau le 19 mars, deux porteurs de peaux de loups de Grandson et de Tavannes se présentent chez le Gouverneur. Mais il paraît que le Baillage d'Echallens tient le record car le 15 mai de nouveau un homme de Penthéréaz se présente porteur d'une attestation du Seigneur Bailly comme quoy il en avoit pris trois le 12 mars.

Quelques jours après une nouvelle chasse générale est organisée. On demande des ordres au bailli de St-Aubin, vu que cette chasse partira de Cudefin.

Cette même année encore, trois hommes de Thierrens, un de Goumin (Goumœns-la-Ville) baillage d'Echallens, et un de Bretigny sur Morens se présentent et réclament leurs 3 sols à notre Gouverneur.

Le 4 may 1727 il est délivré à un porte peau de loup de Combremont-le-Petit, 3 sols. Ce loup aura été pris probablement au « filet dans la forêt de Montfrioud ».

1739. — Le 20 janvier, à nouveau deux hommes de Goumœns, qui portoit la peau d'un loup ayant attestation du Balif d'Orbe, pour dit peau, livré 4 sols.

Le 7 février, c'est un homme de Pullu pettet (Polliez-Pittet) qui se présente.

Enfin, en mars, voici la plus belle capture mentionnée dans les comptes de commune : Plus livré à un homme de Tramelar (Tramelan), ayant attestation du mayre (maire ou syndic) du dit lieu pour avoir pris neuf loups, ayant pris le père et la mère qui en portoit 7, ce qui fait les neuf ayant été vingt communes pour prendre dites bestes.

* * *

Nous aurions pu allonger cette liste.

De nos jours, la parole est aux chasseurs de sangliers.

E. des Pièces.

All right. — Un steamer américain file à une vitesse de vingt nœuds, lorsque se fait entendre le cri fatal :

— Un homme à la mer !

— Stoppez ! hurle le capitaine.

Puis, se tournant vers son second :

— A-t-il payé son passage ?

— Oui.

— C'est bien ! fait le capitaine. En marche !

Et le steamer reprend sa course.

FILLE DES VIGNES

FILLE des vignes, elle a vingt ans. Elle sarcle et le soleil est brûlant.

Elle est seule à cet endroit. Le père est sur le Crêt, ses sœurs vers la route.

Elle est seule et le courage ne lui manque pas.

Mais, voilà Louis qui apparaît derrière un mur :

— Tiens, salut, Yvette !

— Salut, Louis !

— Eh bien, t'en as du courage, aujourd'hui.

— Oh ! oui, toujours plus que toi.

Et de bavarder un brin. Et de parler de tout et de rien comme entre gens qui se voient chaque jour et qui n'ont rien à s'apprendre.

— Et alors, toujours amoureuse, Yvette ?

Elle baisse les yeux.

Ce n'est plus un secret. Un joli jeune homme de Lausanne lui a, un jour, fixé un rendez-vous. Depuis, ils se sont vus quelquefois. Tout se sait au village, il n'y a aucun secret qui tienne. Et son histoire, tout le monde la connaît et chacun se moque d'elle, les filles, un peu par jalousie, les jeunes gens, un peu par dépit.

— Alors, quand le revois-tu ? Il a l'air d'y tenir, hein ? Et toi aussi, tu as l'air prise.

Elle n'a rien à dire. Il continue.

— Yvette. Tu sais que j'ai toujours eu pour toi beaucoup d'amitié. Eh bien, laisse-moi te dire franchement que tu fais fausse route. Oui. Ces jeunes gens de la ville, ils viennent chez nous et ils trouvent que les filles sont jolies, sont fraîches ; ils ont de belles manières, parlent bien et elles se laissent prendre et après, ça finit comme pour la Marie Testuz.

Mais, au fait, ce soir, elle doit le voir celui qui a l'air de tant tenir à elle et qui lui fait de si belles phrases.

— Allons, Louis, tais-toi, va ! Laisse-moi tranquille. Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Nous verrons. Au revoir, Yvette.

— Salut !

C'est à la Croisée qu'elle doit le voir. Elle se hâte car elle est en retard. Il doit l'attendre. C'est la première fois qu'elle n'est pas à l'heure. Qu'est-ce qu'il va dire ? Elle s'excusera. Il faut profiter des beaux jours, n'est-ce pas ? Il fait jour longtemps et on travaille tard. Enfin, il comprendra.

La Croisée. Personne.

Oh ! il est allé un peu plus loin. Il fait les cent pas. Non. Personne. Elle attend.

Ne serait-il pas venu ? Enfin, attendons encore.

La nuit arrive, elle attend toujours. Et ma foi ! elle doit bien constater une chose : il n'est pas là.

Elle en est un peu contrariée. Elle s'en retourne, lentement. Devant elle, deux amoureux. Ils se tiennent de près.

Elle aussi, ce soir, aurait pu être ainsi. Cependant, elle se rapproche du couple et, soudain, une idée terrible passe dans son cerveau. Cet homme, là, qui tient cette fille — justement, c'est la Juliette ! — cet homme, il ressemble... non ! ce n'est pas possible... cependant... mais, oui ! C'est lui ! Oh !

Elle ne peut plus avancer. Elle reste figée, pâle, puis elle s'affaisse plutôt qu'elle ne s'assied sur le mur au bord de la route. Les larmes arrivent, une à une et bientôt son beau et frais visage en est baigné.

— Eh bien, Yvette, tu pleures ?

Louis est là, devant elle.

Elle se lève et c'est sur la forte poitrine de Louis qu'elle continue à pleurer, doucement.

— Tu avais raison, Louis.

Il l'entoure de ses bras bruns et il lui dit :

— Ça te tenait fort, tout de même !

Emile Reift.



Pages d'autrefois

LES DEUX COQS

LA petite histoire que je note ici m'a fait voir pour la centième fois que les bêtes sont bien souvent comme les hommes, ou qu'en tous cas elles ont, comme on dirait, les mêmes passions que nous : la colère, la jalousie et tant d'autres misères ou d'orages de sentiments qui troublent le cœur et l'estomac.

L'affaire n'a l'air de rien du tout et, tout de même, plus j'y pense, plus j'y trouve de quoi se faire jouer l'esprit.

* * *

Depuis bien des années, je me tiens un grand poulailler. Sans me vanter, je puis bien dire que c'est un poulailler d'extra, que c'est le plus beau du village, au moins, en tous cas le mieux tenu. A vrai dire, ce n'est pas difficile quand on voit les tristes coins, les boitons où le monde d'aujourd'hui envoie les poules faire des œufs pour nos omelettes. C'est si peu ragoûtant que ça fait vergogne. En vérité, n'est-ce pas un scandale ?

Enfin !... Toujours est-il que pour mon poulailler chacun, bien sûr, peut au moins se régaler de voir mes pucines pour l'air, la tournure, la bonne façon, qu'elles sont propres et qu'on y voit bien leurs couleurs. Rien qu'à les regarder, elles donnent de l'agrément. On a beau dire, ce qui passe bien par les yeux passe mieux par l'estomac.

C'est que chaque matin, après que j'ai gouverné les bêtes, j'apporte à ce petit monde tout un fricot de graines et de débris. Il faut voir comme je suis reçu. Il faut entendre ces jacassées, ces roucoulées. Aussi mes poules ne me pleurent pas leurs œufs. Ils arrivent en masse, beaux, gros, blancs, sur la paille ou le sable propre. C'est un plaisir de les ramasser, de remplir le corbillon et d'aller les déposer deux par deux ou trois par trois, dans le tablier de ma Julie.

Mais, sous le toit de mon poulailler, le plus beau du pensionnat c'était bien encore mon coq. S'il y a jamais eu un bon coq dans le monde, c'était le mien. C'était ça un gaillard !

Il fallait le voir commander à tout ce monde avec son air crâne, son groc bec en avant, sa tignasse de travers et ses breloques rouges qui lui gatoillaient sous la garguette. Il se tenait plus raide qu'un peuplier et marchait lentement et solennellement, comme s'il pesait et comptait ses pas.

Rien de plus plaisant comme de le voir se promener, de ci, de là, quand il se rengorgeait de plaisir sous ses plumes lisses et dorées, en traînant son superbe panache qui brillait au soleil.

En le voyant, je pensais toujours à un tambour-major qu'on avait vu à la frontière et qu'on appelait « Barbillon » ; mais, c'est bon ! Barbillon avec son plumet blanc, n'était qu'un conscrit à côté du coq à Jean-Louis, par rapport à la façon de se présenter, de porter la tête et de comprendre le service. Mon gaillard se tenait comme un grenadier. Il ne se baissait qu'obligé par les circonstances ou pour faire plaisir autour de lui.

Fallait-il une béquée ? Crac ! En deux coups de pattes et un coup de tête, il te rebouillait le terrain, guignait de côté et, *tec, tec, tec...*, il avait trouvé un ver ou du butin.

* * *

Rien de joli, le grand matin, à la fine rosée, après qu'il avait sonné la diane et lâché pendant la nuit ses bonnes quilées, — comme de le voir mettre, le tout premier, le bec en dehors du guichet de sa cambuse.

Avec de grands yeux tout ronds, il regardait d'abord un moment de ci, de là, en bas, en haut, pour voir sans doute si on avait la bise ou la vaudaire ; puis, une patte en avant, et puis l'autre, il se décide à prendre l'air. Une fois dehors, il lâche une puissante criée, à réveiller tout le village : *Kikeriki !* Après quoi, il se met à picater en bas l'escalier. Une fois sur le terrain : flin, flah ; bredin, bredah ! il se met à battre des ailes et refait une bonne brâmée qui fait sortir toute la compagnie.

De suite, voilà toutes ces dames et ces demoiselles sur le pavé. Que ce soit de bonne ou de mauvaise grâce, il faut bien obéir et répondre à l'appel. Pour beaucoup, la nuit est toujours trop courte. Il ferait tant bon rester la tête sous l'aile une heure de plus. Mais pas question ! une fois réveillé, il faut sortir. Allons ! du courage !

Comme de juste, mon capitaine va présenter ses compliments à ses dames. Il leur souhaite le bonjour, leur demande des nouvelles de leur santé, si elles ont bien reposé et si le pays et la pension leur plaisent toujours. Bec en l'air, bec en bas, tournant de l'aile autour de chacune, il faisait de ces discours et de ces entrechats à n'en pas finir. Mâtin ! il était content ! On aurait juré qu'il leur disait comme ça :

— Salut, ma colette, ça va-t-il ?

Et les pucines répondaient à ses avances :

— Salut, mon colin ; on s'aime toujours bien, quoi ?...

— Alors !

Puis tout ce monde s'en allait boire à la rigole de la fontaine ; les vieilles les premières, les jeunes un peu en retard et chacun se régalait, engorgeait l'eau, tendait le cou en haut, avec des airs, comme s'il voulait dire :

« Ah ! que c'est bon ! que c'est bon ! »

(A suivre.) *Alfred Cérésole.*

La terre n'est pas ronde. — Célestin Niaflou, revenant d'une foire où il n'avait pas précisément aucé de la glace, avait déjà roulé dans plusieurs fossés, et s'était butté à maintes pierres. Aussi, il s'écria exaspéré :

— Comment peut-on dire que la terre est ronde, quand il n'y a que des trous et des bosses !